

19

MIFLIEZ, Libraire-Éditeur, Passage Vendôme, 19.

LE QUINZE AOUT

OU

LE RÊVE D'UN SOLDAT,

A-PROPOS MÉLÉ DE COUPLETS.

PAR M. PERROT DE RENNEVILLE.

*Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu Comique,
le 15 Août 185*

Mise en scène de M. ALBERT.

DISTRIBUTION.

Personnages :

GUILLAUME, vieux soldat borgne et manchot.....
DUMOULIN, son ami, meunier.....
AUGUSTE, capitaine de spahis, fils de Dumoulin.....
FÉLIX, lieutenant de vaisseau, fils de Guillaume.....
GEORGETTE, fille de Guillaume.....

Acteurs :

MM. MACHANETTE.
DORNAY.
LÉON LEROY.
RIGAS.
Mme AMÉLIE.

VILLAGEOIS, VILLAGEOISES, ANCIENS SOLDATS.

La scène est aux environs de Paris.

GUILLAUME. — Costume des grenadiers de la garde de l'Empire, habit revers blancs, culotte blanche, guêtres noires.

DUMOULIN. — Veste et pantalon gris.

AUGUSTE. — Képy, veste rouge, culotte bleue, bottes molles.

FÉLIX. — Képy, redingote et pantalon bleu.

GEORGETTE. — Toilette de paysanne aisée.

Toute reproduction de l'ALBUM DRAMATIQUE est interdite sans l'autorisation des Auteurs et de l'Éditeur.

(Le théâtre représente une partie de village. A gauche du spectateur, la maison de Guillaume; près de la porte une tonnelle, un berceau sur la tonnelle, un banc de gazon. A droite la maison de Dumoulin. Au lever du rideau, Guillaume et Dumoulin sont assis à une table, devant la maison de Guillaume, et boivent.

SCÈNE PREMIÈRE. GUILLAUME, DUMOULIN.

GUILLAUME.

Air :

Buvons à plein verre,
Voisin;

De ce jus divin,
Quand je n'ai rien à faire,
Plus d'une fois
Je bois.

A table on se repose,
On rit et l'on cause,
Souvent on arrose
Bons ou mauvais propos.

DUMOULIN.

Dieu de la richesse,
Dieu de la tendresse,
En buvant je laisse
Tous vos chagrins aux sois.

ENSEMBLE.

Buvons à plein verre, etc.

DUMOULIN. A la santé de nos braves.

GUILLAUME. Ça m'arrange beaucoup; c'est la meilleure manière de boire à la santé de beaucoup de monde. (Ils boivent.)

DUMOULIN. Ah! ça, n'oublions pas le chef.

GUILLAUME. L'Empereur... Allons donc, est-ce qu'on peut l'oublier, surtout un jour comme

aujourd'hui... le quinze août... le jour de la saint Napoléon.

DUMOULIN. A la santé de l'Empereur, et vive l'Empereur ! vive l'Impératrice. (Il boit.)

Air : A faire.

Buvons à sa bienfaisance,
Buvons à sa postérité,
Buvons au bonheur de la France,
Buvons à sa félicité.

GUILLAUME (de même).

Je vois que le cas deviendra grave,
Il faut nous entendre aujourd'hui
Pour boire au bonheur du pays ;
Il faudra descendre à la cave.

DUMOULIN (buvant). On fera ce qu'il faudra, camarade... on fera ce qu'il faudra.

GUILLAUME (buvant.) Dumoulin, un service. (Il lui fait allumer sa pipe.) Voilà tout ce que je peux faire aujourd'hui pour mon pays... Ah ! autrefois je buvais... et je me battais... je... Maintenant que je ne puis plus me battre...

DUMOULIN. Ça se voit de reste, tu es couvert de blessures...

GUILLAUME. Quarante-cinq... rien que ça... et je m'en vante... C'est ce que j'ai de mieux dans ma personne.

Air : Du Fleuve de la vie.

Grâce aux boulets, à la mitraille,
L'physique est p'tet' détérioré,
Mais je n'crains pas que l'on me ralle,
Loin de là... je suis admiré,
Lorsqu'on a, par un coup funeste,
Un œil de moins, un bras perclus.

DUMOULIN.

Alors on boit un coup de plus
Avec le bras qui reste.

Et nous allons boire celui-là à la santé de nos enfants. (Guillaume lui frappe sur l'épaule.)

DUMOULIN. Est-il embêtant... ?

GUILLAUME. C'est juste, ces pauvres enfants... quand les reverrons-nous ?

DUMOULIN. Au premier congé... En attendant ils sont à leur poste... on est content d'eux. Et cela doit nous consoler de leur absence... Ton fils à vingt-cinq ans est déjà lieutenant de vaisseau.

GUILLAUME. Oui, dans la mer Noire... il a sauvé lui seul plus de vingt Français.

DUMOULIN. Et mon Auguste... il est capitaine, il a fait parler de lui dans plusieurs belles affaires, à l'Alma, à Incherman.

GUILLAUME. A Inkermann.

DUMOULIN. Et avant à Zaatka.

GUILLAUME. A Zaatka.

DUMOULIN. Zaatka, si tu veux.

GUILLAUME. A leur santé, morbleu !... à leur santé !... Mais pour cela il faut du vin.

DUMOULIN. Nous en avons encore,

GUILLAUME (regardant la bouteille.) Nous en avons encore ? Pas assez... (Appelant.) Georgette... Georgette.

DUMOULIN. Est-elle gentille la petite Georgette ! Et si tu voulais...

GUILLAUME. Te la donner, n'est-ce pas ?... N'as-tu pas de honte d'y penser encore... Arrivons ici... Un conseil... Laisse-la à ton fils, ce sera la récompense de son courage... et cette rose-là ne fera pas tort à tes lauriers...

DUMOULIN. Mais si Auguste ne revenait que dans dix ans...

GUILLAUME. Eh ! bien, tu aurais dix ans de plus et nos enfants seraient jeunes encore et en âge de se marier. (Appelant.) Georgette... Georgette...

SCÈNE II.

LES MÊMES, GEORGETTE.

GEORGETTE (entrant.) Vous m'avez appelé, mon père ?

GUILLAUME. Oui, ma fille... J'ai deux choses à te demander... du vin, d'abord.

DUMOULIN. C'est inutile... (A part.) Tout à l'heure il ne pouvait plus boire.

GUILLAUME. Pauvre tête... Ensuite, je veux savoir si tu as envie... que je te donne un mari.

GEORGETTE. Je ne sais pas, mon père.

DUMOULIN. Elle n'est pas sûre de son fait.

GUILLAUME. Il s'en présente un pourtant... mon vieil ami Dumoulin, qui oublie qu'il a un fils... aussi grand que lui.

GEORGETTE. Oh ! il doit être plus grand !

GUILLAUME. Ah ! tu t'en souviens donc ?...

GEORGETTE. Quelquefois... quand je pense à mon frère... je me rappelle de suite son camarade... C'est si naturel.

Air : De la bonne Vieille.

Trompant l'ennui d'une si longue absence,
A chaque instant je les vois tous les deux ;
Les compagnons des jeux de mon enfance,
Quoiqu'éloignés sont présents à mes yeux ;
De notre esprit, la mémoire infidèle,
Laisse échapper parfois des souvenirs ;
Mais notre cœur en tout temps nous rappelle
Nos premiers vœux et nos premiers plaisirs.

GUILLAUME (bas, à Dumoulin.) Allons, Dumoulin je vois d'ici que ton fils sera mon gendre plutôt que toi. (Il lui frappe sur l'épaule.)

DUMOULIN. Est-il embêtant.

Air : Du Jaloux malade.

Redoute une amoureuse ivresse,
Crois-moi, mon cher, imite-moi,
Ça ne va pas à la vieillesse,
Depuis longtemps je me tiens col.
Les belles que mon voisin lorgne,
N'auront plus l'art de me troubler ;
Mars à trente ans m'a rendu borgne,
L'amour ne saurait m'aveugler.

DUMOULIN. Au fait, tu as raison... ça ne sortira pas de la famille... Mais adieu, camarade, la besogne me réclame...

GUILLAUME. Un moment donc... est-ce qu'on se quitte comme ça... (Il va pour lui verser à boire).

DUMOULIN. Merci, c'est inutile.

Air : Ah ! daignez m'épargner le reste.

Il faut, mon cher, en rester là,
Tu voudrais encor' me fair' boire,
Il faut s'défier de ce jus-là,
J'ai beaucoup bu, tu peux m'en crolre,
A tes désirs, mon cher voisin,
Il ne faut pas que je me prête
Pendant qu'l'eau fait tourner l'moulin. (*bis.*)
Faut pas que l'rin tourne la tête.

DUMOULIN. Comme tu voudras, voisin... Bonjour.

DUMOULIN (à Georgette.) Au revoir, mademoiselle Georgette.

GEORGETTE (faisant la révérence). Votre servante, M. Dumoulin.

DUMOULIN (sortant et la regardant. A part). C'est pourtant dommage... Enfin. (Il lui envoie un baiser. Guillaume le fait prouetter en lui frappant sur l'épaule.) Est-il embêtant; il va me casser l'ormoplate, c'est sûr.

SCÈNE III.

GEORGETTE, GUILLAUME.

GEORGETTE (rangeant la table). Père... voilà l'heure à laquelle tu as l'habitude de faire ton petit somme !...

GUILLAUME. Eh ! que diable, on ne peut pas tout faire à la fois... D'ailleurs, j'ai le temps. Je veux, mon enfant, causer avec toi...

GEORGETTE. C'est un grand plaisir pour moi, mon bon père... mais...

GUILLAUME (l'interrompant). Eh bien ! ma petite Georgette, je te dirai en confidence qu'un certain orressentiment me dit que bientôt nous verrons ton frère...

GEORGETTE. Si cela pouvait être.

GUILLAUME. Le reconnaitrais-tu ?...

GEORGETTE. Oh ! j'en suis sûre, mon père... Mon cœur ne me trompera pas...

GUILLAUME (avec intention). Et ce cœur-là te ferait-il aussi reconnaître Auguste, le fils de Dumoulin.

GEORGETTE (avec embarras). Ah ! dam, mon père... cela se pourrait bien, le cœur est capable de tant de choses...

GUILLAUME. Il est si bon physionomiste... Ah ! qu'il me tarde de réunir ici ma petite famille... de vous presser tous sur mon cœur. (Il l'embrasse.)

Air : Vaudeville de l'Apothicaire.

Après avoir longtemps vécu,
J'ai, pour embellir ma vieillesse,
Quelques souvenirs de vertu,
Et vos soins et votre tendresse ;
Ciel, qui protège mes vieux ans,
Fais que dans leurs bras je succombe ;
Mourir au milieu de ses enfants,
De fleurs c'est entourer sa tombe. *bis.*

GEORGETTE. Allons, mon père, n'oublie pas qu'un peu de repos t'est nécessaire.

GUILLAUME. Excellente fille !...

GEORGETTE (le conduisant vers le berceau).

Air :

Viens, en t'appuyant sur mon bras,
Sous cet ombrage tutélaire ;
Pendant que tu sommeilleras,
Je veillerai sur toi, mon père.

GUILLAUME (se couchant).

Que puis-je craindre de fatal,
Quand je-suis gardé pour ton zèle,
Jamais, de l'amour filial,
On n'a forcé la sentinelle.

Allons, Georgette... je sens bien que je suis en retard d'une heure.

GEORGETTE. (Elle porte la table dans la maison, y prend sa broderie et s'assied près de son père.) Pauvre père, il n'a pas été longtemps à s'endormir...

Air : A faire.

Vollà mon père qui sommeille,
Travaillons bien auprès de lui,
Tâchons, de peur qu'il ne s'éveille,
Que l'on n'approche pas d'ici...

(Le regardant.)

Mais déjà quel trouble l'agite...

(Elle se lève et pose la main sur le cœur de son père.)

Oh ! Dieu, comme son cœur palpite ;
Est-ce de plaisir ou d'effroi ?
C'est de plaisir... oui, je le crois.
Quand on fait du bien en veillant,
On doit être heureux en dormant.

GUILLAUME (endormi). Bien... mes bons camarades... bien... en avant.

GEORGETTE. Il se croit sur le champ de bataille.

GUILLAUME (de même). La redoute est prise...

GEORGETTE. Il se rappelle ses succès.

GUILLAUME (de même). Vive l'Empereur !...

GEORGETTE. Il parle comme s'il était éveillé.

Air : Que d'établissements nouveaux.

Dans vingt combats, tous glorieux,
Son sang a coulé pour la France,
Et sur le front du noble preux
On voit quelle fut sa vaillance.
Du passé l'ardent souvenir
Le reporte aux jours de victoire...
Lorsqu'il ne peut plus la cueillir,
Le Français rêve encore la gloire !

GEORGETTE. Mais la chaleur est accablante... Je vais ajouter quelques feuillages à ce berceau. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

GUILLAUME (endormi), FÉLIX, AUGUSTE.

GUILLAUME (endormi). La gloire ! la gloire !...
FÉLIX (entrant par le fond). Auguste... C'est ici...

AUGUSTE. Oui, nous sommes arrivés.

FÉLIX.

Ara : Adieu, je vous suis, etc.

Où, nous arrivons, je le sens,
A l'air plus doux que je respire,
Nous sommes près de nos parents,
Et mon cœur vient de me le dire ;
Reconnais-tu bien ce hameau ?

AUGUSTE.

Puis-je ne pas le reconnaître,
Il est touj ours riant et beau ;
Pour le cœur il est toujours beau,
Le pays qui nous a vu naître.

FÉLIX. J'étais bien jeune quand j'ai quitté
cette maison. . . mais je la reconnais... C'est là
que j'ai laissé deux objets chers à mon cœur...

AUGUSTE. Et moi, mon ami... je reconnais
aussi ma maison... toute voisine de la tienne...

FÉLIX. Mon père est peut-être là... et c'est
Georgette qui va nous ouvrir...

AUGUSTE. Ah ! cher Félix... que d'émotions
différentes...

FÉLIX (hésitant.) Courons...

AUGUSTE (de même.) Frappons...

Air : Je loge au quatrième étage.

Allons, ami, frappe à la porte,

FÉLIX.

Hélas ! Je ne sais pas pourquoi ?
Je crains... et l'émotion trop forte,
Ici, m'arrête malgré moi,
Vraiment m'arrête malgré moi.

AUGUSTE.

Comme nos âmes se ressemblent,
Ainsi que le tien, mon cœur bat,
Et voilà deux soldats qui tremblent, *Bis*
FÉLIX. *ensemble.*

C'est qu'ils ne sont plus au combat.

AUGUSTE. Il faut pourtant se décider... Que
crains-tu ?...

FÉLIX. L'excès de la joie. . .

AUGUSTE. Tu vas embrasser ton père... et tu
lui apportes la récompense de ses services.

FÉLIX. Oui. (Tirant la croix.) Le voilà ce signe
de l'honneur... l'empereur a permis qu'un sol-
dat.. qu'un bon père... en fût décoré de la
main de son fils.

GUILLAUME (révant.) Que de gloire !...

AUGUSTE. Qu'ai-je entendu !... on a parlé de
gloire...

FÉLIX. Illusion... Les oreilles te tintent... et
ce mot vient toujours les frapper.

GUILLAUME (révant.) Mon cher fils !...

Tous deux. Mon cher fils !...

FÉLIX (qui s'est approché par degré.) C'est mon
père !...

AUGUSTE.

Air : Un bandeau couvre ses yeux.

Le sommeil ferme ses yeux,

FÉLIX.

Sans doute, d'un rêve heureux,
Il goûte la chimère,
Je voudrais, en l'embrassant...
Mais ne volons pas un instant
Au repos de mon père.

Auguste... une idée. . . une surprise... Cette
croix que je suis chargé de remettre à mon
père.

AUGUSTE. Eh bien !...

FÉLIX. C'est ici, pendant son sommeil, que
je veux l'attacher sur cet habit usé dans vingt
batailles. (Il attache la croix et chante en sour-
dine).

Air : De la Robe et des Bottes.

Lorsque d'un repos salulaire,
Ici tu goûtes la douceur,
C'est moi qui t'apportes, mon père,
Ce signe éclatant de l'honneur ;
Oh ! des récompenses pareilles
Ne viennent qu'après les combats,
Mais l'empereur, quand tu dormelles
S'est souvenu que tu veillas.

AUGUSTE. Ah ! Félix comme cela lui va bien...

FÉLIX. J'espère qu'un jour nous l'aurons
aussi.

AUGUSTE. On vient, tenons-nous à l'écart...
(Ils se retirent au fond à droite).

SCÈNE V.

FÉLIX, AUGUSTE (dans le fond), GEORGETTE,
GUILLAUME (endormi), QUELQUES PAYSANNES.

CHOEUR (en sourdine.)

Air à faire.

Point de bruit. (*bis.*)
Faisons avec ce feuillage
Un ombrage
Au soldat
Qui rêve encore le combat.

(Georgette s'avance pour embrasser son père, elle
aperçoit la croix, les paysannes arrangent les bran-
ches).

GEORGETTE. Ah ! mon Dieu !... que signi-
fie ?

Air : Château perdu.

Ce digne ornement du mérite,
Ne couvrait pas son noble cœur,
Et de son sommeil on profite
Pour récompenser sa valeur ;
Oui, cette croix cache un mystère,
Elle m'étonne, et cependant,
Je puis bien dire que mon père
Ne l'a pas acquise en dormant.

UNE PAYSANNE. Va-t-il être content ce bon
M. Guillaume.

GEORGETTE. J'ai peur qu'il le soit trop... que
la joie lui fasse mal... Mais cette croix ! cette
croix... Qui donc ?...

GUILLAUME. Georgette ! Georgette !

GEORGETTE (Il s'éveille.)

GUILLAUME (s'éveillant). Georgette !... Geor-
gette !...

GEORGETTE. Je suis là... mon père.

GUILLAUME. Où sommes-nous donc ?...

GEORGETTE. Sous le berceau sous lequel tu
dors tous les jours.

GUILLAUME. Ah ! oui, c'est qu'en dormant... j'ai vu tant de choses...

GEORGETTE. Mais, mon petit père... dis-moi donc ce qui t'a rendu si heureux pendant ton sommeil ?

GUILLAUME. L'image d'une bataille... C'était un bruit... un tapage... Dieu que c'était beau. Puis ensuite un calme... Enfin ton frère était revenu... et le fils de Dumoulin.

AUGUSTE (à Félix). Félix, je n'y tiens plus...

GEORGETTE. Mon bon père, tu n'as que ta fille près de toi... mais...

GUILLAUME (continuant). Imagine-toi... Je n'ose pas te le dire... J'avais retrouvé ma première jeunesse... Je me battais comme un lion... comme autrefois... Enfin j'ai tant fait, que je recevais la décoration quand je me suis réveillé.

GEORGETTE. Décoré... Pourquoi pas ?

GUILLAUME. Allons !... C'était un beau rêve.

GEORGETTE. Un rêve...

Air :

Par ta probité, ta vaillance,
N'as tu pas su te faire un nom,
Interroge ta conscience
Et tu verras que j'ai raison ;
A l'espérance, ô père ! je t'invite,
Car cette croix, gage et prix de l'honneur,
Que dès longtemps on sait que tu mérites
Aura bientôt sa place sur ton cœur.

GUILLAUME. Quelle idée (mettant la main sur son cœur, avec émotion et surprise.) Qu'ai-je senti... mon Dieu... Georgette, regarde-donc !...

GEORGETTE. Eh bien ! mon père, c'est la croix, la récompense de tes services.

GUILLAUME. Mais qui l'a placée là ?

FÉLIX (s'approchant de sa sœur). Moi, ma sœur.

GEORGETTE (surprise). Félix !... Auguste !...

FÉLIX. (On entend chanter.) Cette voix... attends... c'est mon père !... (Ils se cachent derrière les arbres.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DUMOULIN.

GUILLAUME. Mais arrive donc, Dumoulin... Tiens... regarde !...

DUMOULIN. Jarnigué ! Qu'est-ce que je vois !... La croix !... Comment se fait-il ?

GUILLAUME. Je ne sais... Je dormais... Je rêvais... Maintenant, je ne sais plus ce que je fais,

Air :

Je rêvais que loin de ces lieux,
En brave je faisais la guerre,
Et qu'après des combats nombreux
Je jouissais d'un sort prospère,
De l'honneur je recevais le prix,
Par le bonheur ce songe s'achève,
Nous nous embrassons par accord.

AUGUSTE, FÉLIX (qui se sont approchés).

Mon père, ce n'est pas un rêve.

(Ils se jettent chacun dans les bras de leur père).

SCÈNE VII.

LES MÊMES, AUGUSTE, FÉLIX.

GUILLAUME. Mon fils !... Oh ! c'est trop de bonheur en un jour...

FÉLIX. Mon père !... ma sœur !... Qu'il m'est doux de vous embrasser.

AUGUSTE. J'espère qu'en voilà une surprise...

DUMOULIN (ém. joyeux). Il n'en faudrait pas beaucoup de pareille pour rendre fou...

GUILLAUME. Ah ! mes enfants, voilà un terrible échec pour mes soixante-et-dix ans. (Il s'assied.) Laissez-moi m'asseoir, mille bombes... Je ne croyais pas que le bonheur fit tant de mal.

FÉLIX. Non, père, il n'en fait jamais !

GUILLAUME. Tu regardes l'habit de ton vieux père... tu le trouves convenablement décoré... Cette croix... mais je n'ai pas le droit de la porter.

FÉLIX. Gardez-la, mon père, et lisez. (Il lui donne un papier.)

GUILLAUME (l'ouvrant). Un brevet... Il est donc vrai... elle est bien pour moi... pour moi, pauvre invalide.

FÉLIX.

Air :

On a compté vos cicatrices,
On compté vos vertus, vos exploits,
On a compté tous vos services,
L'Empereur vous donne la croix !
Soyez fier de la récompense
Gagnée au milieu des combats,
C'est le lien qui, dans la France,
Unit le chef et les soldats.

GUILLAUME. Comment !... L'Empereur a bien voulu penser à moi.

FÉLIX. Oui, mon père, les soldats ont beau vieillir, ils sont toujours dans sa mémoire,

GUILLAUME. Il t'a donc parlé.

FÉLIX. Vous savez que ça ne lui coûte pas... il n'a de sûreté que dans le malheur.

Air :

Les soins qu'il aime à se donner,
Nous prouvent qu'il a pour système
Qu'il faut, pour nous bien gouverner,
Tout voir et juger par soi-même ;
Ses désirs sont tous pour la patrie,
Sa bonté franchit les distances,
Ses paroles sont des bienfaits
Et ses regards des récompenses.

DUMOULIN. On en dit beaucoup de bien... de l'Empereur.

FÉLIX. On n'en dit pas encore assez.
GUILLAUME. Et l'Impératrice ?

FÉLIX. Oh ! quand à Sa Majesté l'Impératrice...

Aria : L'hymen est un lien charmant.

La voir et l'admirer de près
Est le seul désir qu'on écoute,
Elle ne trouve sur sa route
Que des amis, que des Français. *Bis.*
Son sourire nous encourage,
De sa grâce on est enchanté.
Le plaisir l'attend sur la plage,
Les vivats frappent le rivage,

TOUS EN CHŒUR.

La bienfaisance et la bonté *Bis.*
Sont ses compagnons de voyage.

AUGUSTE. C'est l'archange des malheureux ;
C'est la Providence de tous !

Aria : Bonne vieille.

A son approche un rayon d'espérance
Jaillit, soudain, au plus profond du cœur,
Car les élan de la bienfaisance
Sont ses plaisirs, sa joie et son bonheur ;
Au malheureux ell' donne l'abondance,
Et va toujours au devant de ses vœux,
Enfin c'est la bonne fée de la France,
Et chaque jour elle fait des heureux.

FÉLIX. Enfin... l'Empereur a daigné m'entendre... Je lui ai parlé de vous... « Ah !... m'a-t-il dit, votre père a été soldat ?... » Oui, Sire, et un brave soldat qui a perdu un œil et un bras au service de la France et de votre oncle... « Je sais comment on cicatrise de pareilles blessures, m'a-t-il répondu... Portez-luicette croix et dites-lui que c'est la récompense de ses services. »

GUILLAUME. Il a dit cela !

FÉLIX. Comme je vous le dis.

DUMOULIN. Je reconnais bien là le sang de l'Empereur. Ah ! ça, mes enfants... j'espère que vous allez rester quelque temps avec nous.

AUGUSTE. Sait-on jamais cela, dans notre métier... Mais nous avons déjà une permission d'un mois.

GEORGETTE. C'est bien peu... un mois...

GUILLAUME. Raison de plus pour en profiter. Allons, Georgette, va prévenir tous les jeunes gens et les jeunes filles du village. Je leur ménage une surprise.

GEORGETTE. Soyez tranquille, mon père... dans cinq minutes tout le village sera ici. (Elle sort en courant avec les autres villageois.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, excepté GEORGETTE.

DUMOULIN (regardant Guillaume). C'est que ça vous pare joliment un homme... Ah ! ça, mon vieux camarade, je viens d'entendre qu'il est question de bal... de festin... Est-ce au moins pour la noce ?...

GUILLAUME. Guillaume n'a qu'une parole... mais Auguste ne veut peut-être pas se marier ?...

DUMOULIN. Auguste, avance ici.

GUILLAUME. Veux-tu te marier ?

AUGUSTE. Me marier !... Ah ! si j'étais certain d'obtenir celle que j'aime...

DUMOULIN. Bon ! voilà qu'il en aime une, à présent... Voyons... est-elle prussienne, algérienne, marocaine, trimécenné ?

AUGUSTE.

Depuis longtemps le même objet,
Caplive toute ma tendresse,
Lois d'ici mon cœur fut muet,
De loin j'adorais ma maîtresse ;
J'ai voyagé dans maints pays,
Et je proclame, n'en déplaise,
Que tous les charmes réunis
N'appartiennent qu'à la Française.

DUMOULIN. A la bonne heure ! Cela prouve que tu n'es pas un marocain.

GUILLAUME. Eh bien ! Auguste, puisque tu aimes mieux les amies de ton pays... Je pourrais t'offrir la main d'une jeune et jolie française...

AUGUSTE (vivement). Eh ! quoi... Serait-ce ?...

GUILLAUME. Qui ?

AUGUSTE. Georgette !...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GEORGETTE.

GEORGETTE (entrant). Présente ! Qui parle de moi ?

GUILLAUME. Ah ! ça, mademoiselle Georgette... Avancez à l'ordre... voyons ! Êtes-vous disposée à m'obéir ?...

GEORGETTE. Vous savez bien, mon père, que c'est ma plus douce habitude.

GUILLAUME. Vous m'avez souvent parlé de votre compagnon d'enfance...

GEORGETTE (mettant la main à son bonnet. — Salut militaire.) Oui, mon père...

GUILLAUME. Ah ! ah !... Eh bien ! voulez-vous l'accepter pour votre époux.

GEORGETTE. (De même.) Oui, mon père.

GUILLAUME. Alors, donne-moi ta main... Auguste, la tiens... (A Georgette) Je croyais que tu la retirais.

GEORGETTE. Non, mon père ; au contraire.

GUILLAUME. (Il frappe sur l'épaule de Dumoulin.) A la bonne heure, v'la qui s'appelle parler...

DUMOULIN. Est-il embêtant.

GUILLAUME. Allons, mes amis, je n'avais que deux enfants... maintenant, j'en ai trois... Aimez vous, soyez heureux, et si vous voulez que je sois grand-père.....

AUGUSTE. Que vous êtes bon, monsieur Guillaume... Vous avez bien raison de dire que vous avez maintenant trois enfants... car, pour mon compte, je vous chérirai comme le plus tendre des fils !

GUILLAUME (regardant Dumoulin). J'espère

que mes arrangements conviennent à tout le monde...

DUMOULIN. Oui, mon cher Guillaume... nous ne ferons plus qu'une seule et même famille.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LES VILLAGEOIS, ANCIENS SOLDATS.

GEORGETTE. Voilà tout le village qui vient partager notre joie.

GUILLAUME. Tant mieux, il faut qu'il en ait pour tout le monde...

(Les villageois, etc., etc., entrent avec des bouquets et des drapeaux.)

Tous. Bonjour, père Guillaume, bonjour, M. Guillaume.

GUILLAUME. Bonjour, mes enfants et merci. (Il leur donne la main). En avant les violons!... Excusez si je ne danse pas... mais ce n'est pas ma faute... je me charge de verser à boire à ceux qui, comme moi, ne peuvent plus faire autre chose. Il y aura bal devant la maison. C'est aujourd'hui le 15 août... c'est la fête de l'Empereur... la fête des braves... la fête de tout le monde... On dansera... on boira... on chantera... on s'amuse... le tout gratis... J'arrose ma croix... pas vrai, donc?... (On se met en place pour danser, les vieux à table). Et en avant les violons.

CHOEUR FINAL.

Air:

Honneur... honneur!
Amis chantons en chœur
Espérance,
Pour la France

Honneur! honneur!
Amis chantons en chœur
Et la France et l'empereur!

AUGUSTE.

La gloire, par vous, conquise,
Restera dans sa splendeur,
Car nous avons pour devise:
La Patrie et l'Empereur!

Honneur... honneur!

FÉLIX.

Nous avons, dans la mer Noire,
Assez bien prouvé, je crois,
Que les Francs, pour la victoire,
Sont les mêmes qu'autrefois!

Honneur... honneur!

GUILLAUME.

Mutilé, sexagénaire,
Grâce à toi, signe d'honneur,
Je renais... je crois!... J'espère...
Sois béni mon empereur!

Honneur... honneur!

DUMOULIN.

Je n'ai jamais fait la guerre;
Mais j'vous le dis, entendez-vous,
J'ai croisé que j's'rais bon militaire
Si les en'mis v'naient chez nous.

Honneur... honneur!

GEORGETTE (au public):

Quand l'empereur le décore
Prouvez-nous par vos vivats.
Qu'en France on chérit encore
Nos braves et vieux soldats!

Honneur... honneur!

(Pendant le refrain de chaque couplet, les paysans dansent en rond et on agite les drapeaux. Après le dernier couplet on tire des coups de fusil dans le fonds du théâtre, et tout le monde crie: Vive l'Empereur! Le rideau baisse.)

FIN.